

L'Imagination dérobée

Cet ouvrage de Ronald Creagh (1929-2023), anarchiste et professeur de sociologie, pointe la colonisation de l'imagination par les médias. Depuis l'antiquité la fabrication des mythes est l'instrument des puissants. Quand ces derniers ne parviennent plus être encensés par des scénaristes de fiction, une poussée populaire reprend le pouvoir du rêve, comme en mai 68.

L'urbanisme contemporain prouve assez son caractère contre-utopique. La démesure, par exemple de la Très Grande Bibliothèque (3, rue Anouilh, Paris 13^e) dédiée à la gloire du responsable du génocide d'un million de rwandais, aide à étouffer la réflexion sur soi-même, au profit de luttes parcellaires qui épuisent les énergies.

La logique du pouvoir suit trois voies : « *la suppression de la complexité humaine, la généralisation de la surveillance et l'utilisation de l'espace et de l'architecture comme moyen de contrôle social.* »

En s'inventant un ennemi intérieur, les autorités entendent se protéger elles-mêmes et multiplier les prisonniers d'opinion.

Les nouveaux quartiers, aux quadrillages militaires et rues désespérément mornes, ont été conçus vus d'avion, à des fins commerciales ou ostentatoires : « *Leur caractère abstrait chasse toute envie de se rassembler spontanément, de se recréer sans cérémonie, de susciter des relations de voisinage.* »

La mise en scène des architectures qui se côtoient révèle les rapports sociaux dans une agglomération.

Après la Seconde Guerre mondiale, les citadins ont fuit vers les banlieues snobs ou dortoirs. La ville a été segmentée selon ses fonctions : musée, centre d'affaires, rues commerçantes, services administratifs, districts résidentiels... Toutes ces uniformités paranoïaques font abstraction de l'énorme coût social, représenté par les déplacements de ménages, éparpillés au gré du vent de la spéculation foncière. Le zoning produit une répartition impressionnante de terrains inhabités, d'espaces verts, de parkings imperméabilisant le sol, de quartiers spécialisés (hospitaliers, scientifiques, commerciaux, industriels...).

Où sont passés les lieux de convivialité et les espaces publics, lorsque les vigiles dispersent les rassemblements de jeunes dans les centres commerciaux, lorsqu'on multiplie les fontaines, dont aucune n'a d'eau potable, lorsque les rares bancs publics sont divisés pour empêcher qu'on s'y allonge, lorsque les espaces piétonniers sont envahis par des étals de marchands, lorsque les trottoirs sont occupés par les poubelles et que deux personnes ne peuvent y marcher côte à côte ? L'utopie est espace de liberté pour la création collective, sinon c'est la destruction de la ville en temps de paix !

Le béton, les terrains vagues, les immeubles, les hypermarchés, les tours et les villas se succèdent au hasard ; cela métastase les communes jusque dans les campagnes.

La durabilité des constructions reste illusoire. L'art, le nombre, les rituels, pyramides, monuments et cimetières... autant de vaines tentatives symboliques pour tenter de se perpétuer.

La domination réside dans le piège des mots : Ils mentent en prétendant se substituer aux choses dont ils parlent.

Le délirant système militaro-capitaliste peut connaître les détails les plus intimes de chacun et manipuler en conséquence. Il précarise les emplois, développe la misère au sein même des nations riches. Catastrophes écologiques et coûteuses opérations extérieures accélèrent la répression par les Renseignements Généraux à la botte des puissances d'argent.

Les jésuites aussi ne conçoivent l'univers qu'en termes militaires de subordination. Ils n'apportent que l'enfer.

La pensée utopique est une sorte de corps flottant librement. La pédagogie du paradoxe fait basculer l'écrit vers le vécu collectif. Satire, ironie, utopie, critique des patries, invitent à un regard plus perspicace pour planifier un avenir commun.

La persistance des grands récits mythologiques de la géopolitique fait ressurgir le « complexe de Munich » à des fins chirurgicales, pour extirper de la population tout virus pacifiste. Aujourd'hui, les guerres sont entreprises sans être déclarées.

La méconnaissance de l'inéluctabilité du pacifisme relève de l'hostilité et de l'égoïsme des élites politiques ou intellectuelles contre toute remise en cause de leur pouvoir. D'où cette nécessité croissante d'investir dans les forces de production militaire, au détriment des biens utiles à la population. Elle pousse à une identification nationaliste paranoïaque avec l'armée. Quel terrorisme frustrant face à l'explosion de la pauvreté !

Au siècle de la litote, le vocabulaire du pouvoir et des militaires traite le public comme un enfant : l'armée ne parle pas des morts, mais de dommages collatéraux !

L'État augmente l'insécurité et ses lois gèlent les inégalités sociales. Or, l'homme n'est pas naturellement un loup pour l'homme. Thomas Hobbes avait oublié que la solidarité reste indispensable à la survie des humains.

Lucide, le pacifisme refuse toute forme de gréganisme. Comme l'anarchisme, il veut rendre les individus autonomes et arrêter qu'ils se laissent conduire à l'abattoir.

René Burget